

## LE VAL DE DERBORENCE

*Ignace Mariétan*

### *Introduction*

L'intérêt du Val de Derborence pour les personnes ignorantes des sciences de la nature est assez restreint. Paysage étrange fermé par cette ceinture colossale de rochers, encombré par ces amoncellements de blocs qui recouvrent tout le fond du cirque. Des pierres, et encore des pierres partout, trop même, trop de nature sauvage et pour certaines personnes, manque de vues lointaines. On voudrait plus de nature travaillée et habitée par les hommes. un paysage plus humain. Il y en a cependant: les mayens de La Derboreintze, de La Comba, de La Tour, de La Lui, et surtout ceux de Montbas. Ce sont des îlots de vie humaine qui se réveillent pendant quelques semaines en juin et au début d'octobre, et s'endorment en dehors de ces périodes. Une telle appréciation de ce paysage a été bien résumée par un visiteur, homme de culture théologique et littéraire, mais non scientifique: « Je voudrais bien faire un séjour à Derborence, mais pas pour longtemps. »

Pour les hommes de sciences, les naturalistes et les vrais amis de la nature, qui aiment à se poser des problèmes et à en rechercher les solutions, Derborence est d'une richesse incomparable. Je voudrais en évoquer quelques-uns, pris dans les domaines les plus divers, afin de les aider à mieux aimer et à plus intelligemment comprendre ce paysage si particulier. Ils viennent nombreux depuis que la nouvelle route en rend l'accès facile, ils ne manqueront pas de se multiplier encore dans l'avenir. D'aucuns y ont déjà construit des chalets de vacances; la commune de Conthey a reçu une vingtaine de demandes de constructions en 1960.

### *Le nom*

Le Dictionnaire de géographie de la Suisse, 1902, donne à cette vallée le nom de Val Triqueut ou Treis-Cœurs, allusion aux trois cours d'eau qui se réunissent à son sommet. Dans l'Atlas Siegfried en 1928, on trouve le nom de Vallée des Diablerets ou de Triqueut. Les habitants d'Ardon et de Conthey donnaient et donnent encore le nom de « La Derboreintze » uniquement aux mayens situés au-dessus du lac et aux

environs. Ce nom patois a été déformé par les topographes ignorants du patois, le considérant comme une langue indigne de figurer sur la carte, ils ont voulu le franciser, et en ont fait Derborence, nom hybride ni français ni patois. On l'applique aujourd'hui à tout le Val, il a été popularisé par le roman de Ramuz « Derborence ». La carte nationale ne le mentionne que pour les mayens, près du lac, elle ne donne pas de nom pour l'ensemble du Val.

### *Le cadre géographique*

Le Val de Derborence forme une unité géographique bien déterminée, fermée de tous côtés par des rochers: à l'est, une arête s'élève vers la chapelle de St-Bernard, jusqu'au Scex Riond 2026 m.; la paroi se poursuit par le Mont Gond 2709 m., la Fava 2612 m., La Tête Noire 2450 m., Le Scex Rouge 2313 m. Vers le nord commence la paroi avec la Quille du Diable, ou Tour de St Martin 2882 m., le grand cirque de la Tchiffaz, le sommet des Diablerets 3209 m. Vers l'ouest, la ligne de partage des eaux descend à 2038 m. au Pas de Cheville, pour remonter par Tête Pegnat, 2587 m., Tête Tsermon 2733 m., Tête à Pierre Crept 2903 m., Le Pacheu 2802 m., pour rejoindre l'arête qui du Grand Muveran se dirige vers l'est par le col de Forcla 2443 m., les Pointes de Tsérié 2738 m., le Haut de Cry 2969, d'où une arête descend vers le sud par Vertsan, La Rouzziaz, 1306 m., Le Sex de Gru et Ardon.

### *Géologie*

Le val de Derborence est taillé dans la zone des Hautes Alpes calcaires. Il est fermé, à sa partie supérieure, par l'énorme paroi des Diablerets. C'est elle surtout qui attire l'attention lorsqu'on arrive dans le cirque de Derborence. Elle est constituée par des couches superposées, très visibles, de roches sédimentaires; elles se sont formées dans la mer par des dépôts de matières apportées par les fleuves, des projections volcaniques, des dépôts chimiques de sels contenus dans les eaux, des restes de plantes et d'animaux. Des modifications physiques et chimiques les ont transformées en roches. Puis, à l'ère tertiaire, lors de la formation des Alpes, elles ont été soulevées et plissées. Les eaux courantes et les glaciers ont ensuite creusé la vallée.

Au pied de la grande paroi, vers les mayens de la Combaz, on voit des pyramides de roches jaunâtres, tendres et solubles, semblables à du tuf, c'est de la Corgneule et du Gypse. Puis, au-dessus, émergeant des éboulis, une paroi de roches jurassiques, surmontée d'une couche de roches moins dures du Valanginien schisteux, à pente moins abrupte,

puis une autre paroi de Valenginien calcaire suivie d'un étage plus sombre d'Hauterivien, et enfin un étage clair d'Urgonien. Sur un petit espace, vers la Tour de St Martin, il y a les restes d'un étage de roches nummulitiques.

Toutes ces roches contiennent beaucoup de fossiles, c'est-à-dire de débris (coquilles) d'animaux marins, souvent microscopiques. Ce sont de vrais cimetières. En a-t-il fallu du temps pour produire de telles accumulations, quelques 170 millions d'années, disent les géologues.

Vers 1900, on croyait pouvoir expliquer la formation des Alpes par une série de plis. Il y avait bien encore des faits inexplicables: au fond de certaines vallées, on voyait sur de longs espaces, des roches de l'ère tertiaire sous des roches secondaires. Un géologue français, Marcel Bertrand, émit l'hypothèse qu'il pourrait s'agir de plis couchés ayant cheminé sur des centaines de kilomètres sur des roches plus jeunes, pour lesquels il proposait le nom de nappes de recouvrement. Les géologues suisses se mirent en devoir de vérifier cette hypothèse. M. Lugeon vint à Derborence, il constata la nappe des Diablerets, sous laquelle il y avait un coussinet préalpin, puis une autre nappe, celle de Morcles; en montant à Vérouet on traverse une série de roches de la nappe de Morcles. Les mêmes vérifications furent faites ailleurs, l'explication de la formation des Alpes était acquise. Le géologue français Pierre Termier a écrit alors: « Dans le ciel de nos connaissances les Alpes montent claires et lumineuses. »

### *Morphologie*

Dès que les roches eurent été mise en relief par la formation des Alpes les agents d'érosion sont entrés en action. Le gel comme agent de désagrégation; les nombreuses fissures des roches produites par les mouvements lors de la surrection des Alpes se remplissent d'eau, le gel de l'hiver les augmente, et les pierres tombent. La paroi des Diablerets montre bien ce travail de sculpture; les roches dures forment les parois, les roches tendres, schisteuses des pentes plus ou moins inclinées. Partout il y a des couloirs d'érosion. Au-dessous de la Tour St Martin on peut voir depuis Godey une grosse masse de roche séparée de la paroi par un couloir d'érosion; les Contheysans l'ont bien remarquée, ils lui ont donné le nom de Tête de Gros Djan.

Ces pierres détachées s'accumulent au pied des parois sous forme de cônes ou de pentes d'éboulis; elles sont peu à peu emportées par les cours d'eau qui s'en servent comme d'outils pour creuser la vallée, ou



**Au premier plan l'entassement des gros blocs de l'éboulement et la Derbonne.  
Sous le sommet des Diablerets la niche d'arrachement.**

pour construire des cônes de déjection, en particulier le torrent qui vient des Diablerets auquel le Dictionnaire de géographie de la Suisse donne le nom de torrent des Printses, et les indigènes celui de torrin de la Linvoua. Le torrent du Pessot est aussi très actif. Les glaciers ont joué leur rôle dans la formation et le modelage de la vallée. Des sondages géosismiques faits à la hauteur du mayen du Liapay vers 1330 m. ont révélé que la vallée est typiquement glaciaire, avec une épaisseur de moraine et d'éboulis variant entre 70 et 100 m. Des sondages à travers la vallée au même endroit jusqu'à environ 35 m. de profondeur ont montré que la couche de blocs des éboulements est peu épaisse, même presque nulle sur certains points — elle est forte plus haut — et que ces terrains sont composés de mélanges de graviers, sables et argile, véritable terrain de moraine. Plus bas dans la vallée, il n'y a pas de dépôts glaciaires, l'érosion post-glaciaire a creusé une gorge profonde en trait de scie dans les rochers jusque dans la plaine.

Sur certains calcaires il se produit une érosion chimique. L'eau chargée de gaz carbonique dissout le calcaire et produit des rainures sur la roche, tantôt très fines allant parfois jusqu'à de larges et profondes ouvertures. On en voit des exemples très nets en montant à Vérout, et aussi sur une grande surface laissée libre par le retrait du glacier de Tsanfleuron au Sanetsch.

A certaines époques il s'est produit des éboulements. Il y en eut deux sur la rive gauche du cirque du Creux du Brûlé, un autre plus important au sommet de la pente du Vosé, où il tombe encore assez souvent des blocs, en particulier en 1881 et en 1944.

La morphologie actuelle du cirque de Derborence est dominée par deux gros éboulements. Le 23 septembre 1714, une grosse masse de rocher s'est détachée de la paroi, sous le sommet des Diablerets, au Dérotchieu. On voit très bien la niche d'arrachement. La masse resta concentrée sur sa rive gauche par le relief de la pente de Vosé-La Tour, elle s'étala sur la rive droite jusqu'au bord du vallon de Cheville, vers le point 1790 du Six Blanc. Arrivée vers 1500 m. elle s'étala en forme de cône entre les mayens de Derborence et de Godey, soit sur 1800 m. de large. La plus grande partie des matériaux fut déposée sur ce territoire. Une certaine quantité cependant s'engouffra dans la partie étroite de la vallée entre le soubassement de Vérout et les rochers de Montbas. Elle s'arrêta à Courtenaz vers 1100 m. après avoir parcouru 5500 m.

On peut se demander quelle est l'épaisseur de l'amoncellement de blocs entre Godey et Derborence. La feuille 480 de l'Atlas Siegfried au 1:25 000 porte plusieurs points cotés sur la masse éboulée: 1368 m. vers

Godey, 1463 au centre, 1380 sur la bordure gauche. En supposant que le terrain sous-jacent était régulier, on aurait une épaisseur d'une centaine de mètres. Vue depuis Godey cette masse paraît énorme. Au début la vallée inférieure étant plus étroite, le dépôt vers le mayen de Liapey a été quasi nul, sauf sur la bordure gauche où il a 8 m. d'épaisseur. Plus bas la masse a une épaisseur plus grande, sans qu'on puisse l'évaluer.

D'après les renseignements recueillis auprès des habitants de Conthey, avant l'éboulement, l'alpage de Cheville rejoignait celui de Vosé, le tout portait le nom de « alpage de Dzenetz », la cave à fromage devait se trouver sur l'esplanade, un peu en dessous du point 1828. Une bande de terrain de cet alpage aurait été recouverte de cailloux sur une largeur de 500 m. et une longueur de 1200 m. Ce fut le seul alpage atteint, les dégâts ne furent pas très graves. Ils furent beaucoup plus importants dans les mayens qui devaient occuper tout le fond du cirque. Au témoignage du curé d'Ardon monté deux jours après la catastrophe pour exorciser les diables de la montagne, 55 mayens furent recouverts, 14 personnes perdirent la vie dont voici les noms de quelques-unes : la sœur de M. Dufour curé de Vétroz, la fille et la servante d'Ignace Sauthier d'Aven, la femme et deux enfants de Pierre Pont d'Erdes, Pierre Cotyre syndic de Vétroz et son frère, le fils de Jean Cudrey d'Ardon, un fils de Lucie Manson de Magnot. Il ne donne pas les noms des 4 autres victimes. Il ajoute que 5 personnes ont été sauvées: Séverin Antonin d'Erdes se sauve en se jetant dans une écurie de porcs, la servante de la Banderetta Possey enfoncée dans le gravier est sauvée par Séverin Antonin, la plus grande fille de la Banderetta, la servante de M. Vergère, le fils de Jean Cudrey, notaire à Vétroz. Les personnes qui ont été sauvées devaient se trouver au mayen de Liapey qui n'a pas été recouvert.

Un deuxième éboulement se produisit au même endroit en 1749. La masse se précipita en tirant un peu sur la droite puisque c'est alors que se forma le lac de Derborence. 40 chalets de mayens furent ensevelis, mais il n'y eut pas de victimes humaines, les montagnards, voyant que les chutes de pierres se multipliaient, avaient quitté les lieux avec leur bétail.

### *Le climat*

Le Val de Derborence participe à deux climats. Dans la partie inférieure le climat continental sec et chaud du Valais central, dans la partie supérieure un climat humide, presque atlantique du Bas-Valais;

des masses d'air humide pénètrent par dessus la chaîne des Diablerets et le Pas de Cheville. Les précipitations atteignent 1200 mm. par an. La flore, les forêts surtout, expriment bien les caractères de ces deux climats. La température moyenne est de 6,8°. Les vents dans le cirque sont très variables, il s'y forme parfois des cyclones violents causant des dommages aux forêts.

Une étude du climat local de Derborence serait à souhaiter.

### *Hydrographie*

La rivière qui draine toutes les eaux de la vallée est la Lizerne. Elle prend naissance au pied de la Fava, du Scex Rouge et des pentes du Fenadze. Elle coule au fond d'un vallon très sauvage sous le nom de Lizerne de la Mare jusqu'à Godey, où elle reçoit un affluent d'une certaine importance, le Pessot qui concentre les eaux du vaste cirque du Creux du Brûlé, ainsi que les eaux de fusion du glacier de la Tchiffa. Celui-ci est formé par des blocs de glace qui se détachent du glacier des Diablerets dont on voit la bordure au sommet de la paroi. Ces blocs se resoudent vers 2400 m. et forment un glacier régénéré. Pendant l'hiver 1949-50 il s'est écroulé jusqu'au fond du cirque. Le déplacement d'air a été si violent qu'il a renversé une grande partie de la forêt de La Lui, on voit encore une partie des arbres couchés dans le sens du courant.

La désagrégation des roches dans ce cirque est très active, partout dans le fond on voit des gros blocs. Les matériaux plus petits sont entraînés par le Pessot et se déposent formant un cône de déjection au Godey.

Après les deux grands éboulements de 1714 et 1749 le sommet de la paroi des Diablerets a continué à se désagréger. Les pierres se sont accumulées au bas de la paroi, sur les restes des éboulements. Le torrent de la Linvoua qui prend naissance dans ces parages a emporté et continue à emporter ce matériel désagrégé. Il se divise en deux branches, l'une très active s'en va vers Godey où elle construit un cône de déjection qui s'emboîte avec celui du Pessot. Deux chalets inférieurs des mayens de la Comba ont été ainsi engloutis. L'autre branche descend vers Derborence et construit un cône de déjection qui empiète sur le lac.

Du vallon de Cheville vient la Tschédintse qui n'apporte pas beaucoup d'alluvions. Dans le val de Derbon coule la Derbonne, affluent du lac où elle construit un delta; elle apporte des troncs d'arbres et des branches que les avalanches ont arrachés aux forêts voisines. Ces bois flottent sur le lac et sont retenus à la sortie par des blocs, ainsi il y a un véritable alluvionnement végétal. Il est peu profond et gèle entière-

ment en hiver, dès lors on ne peut pas y introduire des poissons, ce qui a été possible pour un autre lac au Liapey. Ses eaux ont une belle couleur, elles apportent une note de douceur et d'harmonie dans ce paysage austère. C'est avec raison que la Ligue suisse pour la protection de la nature a assuré sa protection définitive ainsi que celle de ses abords.

Les sources sont nombreuses dans la vallée: celles de Padouaire ont été captées par la commune de Conthey en 1921-1922. Grâce à la construction de la route, les communes d'Ardon, de Vétroz et de Conthey ont réussi à capter les importantes sources de Motelon et à conduire ces eaux jusque dans leurs villages. Le débit varie entre 14 000 et 26 000 litres minute. Réalisation très importante d'un rêve caressé depuis longtemps. La distance jusqu'à Ardon-Vétroz est de 7 km.

### *Aménagement hydro-électrique de la Lizerne*

A part les sources il y a les eaux de la Lizerne: elles ont été vendues à « Lizerne et Morges S.A. », par les communes, qui en retireront des revenus appréciables. Cet aménagement comporte l'utilisation des eaux de cette rivière depuis le Liapey, au confluent de la Lizerne et de la Derbonne, jusqu'à Ardon, avec adduction des eaux de la Morge et la Netage.

On a d'abord étudié la possibilité d'ériger au Liapey un barrage en béton permettant la création d'une accumulation importante. Pendant l'été 1954 on a procédé à des sondages géosismiques pour déterminer l'épaisseur des éboulis qui recouvrent au Liapey le fond de la vallée. Les résultats de cette première prospection se résument comme suit :

La vallée de la Lizerne au Liapey est de formation typiquement glaciaire.

L'épaisseur de la couche d'éboulis varie entre 70 et 120 m. L'éboulis lui-même est composé de deux couches dont les caractéristiques géosismiques sont très différentes: une couche superficielle formée par les éboulements des Diablerets, et au-dessous un matériau beaucoup plus compact, d'origine probablement morainique et vraisemblablement imperméable. Ces conclusions éliminaient toute possibilité de réaliser un barrage en béton sur le rocher, car le volume de l'excavation aurait rendu prohibitif le coût d'un tel ouvrage.

Par contre la présence dans les éboulis d'une zone compacte et supposée imperméable permettait d'envisager la création d'une digue en terre. Afin de déterminer en détail la composition de l'éboulis et son coefficient de perméabilité, on a procédé pendant l'été 1955, à 5 son-

dages le long de l'emplacement prévu pour la digue. On fit aussi un certain nombre d'essais de perte d'eau pour déterminer le coefficient de perméabilité des couches traversées. Voici les caractéristiques des sondages :

No 2 sous Montbas à 1333,7 m. a rencontré une épaisseur de blocs de l'éboulement de 8 m., puis du gravier, du sable avec de l'argile sur 20 m., des blocs sur 6 m., et de nouveau 2 m. de gravier, sable et argile.

No 3 vers les petits lacs à 1328,3 m. des blocs sur 3 m. et ensuite gravier, sable et argile jusqu'à 35 m.

No 4 et 5 à 1320 et 1323,8 au mayen du Liapay, profondeur 35 m. Il n'y avait plus de blocs de l'éboulement, des graviers, sables et argiles avec quelques blocs intercalés.

No 9, près du rocher de Vérout, 1325 m., profondeur 36 m. ne rencontra que du gravier, sable et argile jusqu'à 25 m. où il atteignit le rocher.

Ces données nous fournissent une idée de la composition du sous-sol dans une partie de l'éboulement où les blocs sont en petite quantité, la grosse masse s'est arrêtée plus haut vers 1463 m. Au-dessous des blocs, on a un terrain de moraine avec quelques blocs éboulés depuis les versants voisins. Les sondages ont établi que la couche imperméable existait, mais qu'elle était souvent interrompue par des zones d'éboulis perméables. Dès lors le projet d'une digue en terre devenait irréalisable. On décida de renoncer à un bassin d'accumulation et de s'en tenir à une centrale au fil de l'eau.

L'aménagement comprend une prise d'eau sur la Netage à 1404 m., 900m. de galerie à écoulement libre entre la Netage et la Morge, une prise d'eau sur la Morge à 1394 m., 6900 m. de galerie à écoulement libre entre les vallées de la Morge et de la Lizerne. Une prise d'eau sur la Lizerne à 1345,8 m., 680 m. de canal d'adduction entre la Lizerne et la Derbonne. Une prise d'eau sur la Derbonne à 1345 m. Un dessableur pour un débit de 8 m<sup>3</sup> s., un bassin de compensation souterrain composé de deux chambres d'un volume d'environ 30 000 m<sup>3</sup> chacune. 7300 m. de galerie d'amenée, une conduite forcée de 1678 m. de long, dont 200 m. en tunnel. Une centrale construite en plein air à Ardon sur la rive droite de la Lizerne, à la sortie des gorges, utilisant les eaux des vallées de la Lizerne et de la Morge au fil de l'eau.

Le bassin versant total a une surface de 73,8 Km<sup>2</sup>, le débit total utilisable en année moyenne est de 69 Mio de m<sup>3</sup>. La production d'énergie est de 102 Mio de kWh en été et de 23 Mio en hiver.



Au point de vue de la protection de la nature cette solution est heureuse car le cirque de Derborence conserve ses eaux courantes. Leur captation au mayen du Liapey amène un certain enlaidissement de la nature de là jusqu'à Courtenaz, plus bas dans la vallée elles étaient invisibles au fond des gorges.

### *Les légendes de Derborence*

Un pays aussi austère ne pouvait manquer de donner naissance à des légendes; elles se rattachent en grande partie à la montagne des Diablerets qui domine la région. Depuis toujours des rochers se sont éboulés des immenses parois calcaires, très fissurées; des blocs de glace tombent aussi. Dans les temps anciens, les montagnards ne connaissaient pas les causes de ces chutes, comme elles causaient des dommages, ils ont pensé que c'était le diable qui les faisait descendre; c'est pourquoi ils donnèrent à la montagne le nom de Diablerets. Il en est de même à Zinal pour les Diablons.

Sur ce thème on a brodé des détails. Comme il y a une éminence rocheuse en forme de tour au sommet de la paroi, on lui a donné le nom de quille du diable, que de bonnes âmes ont voulu changer en tour de St Martin; les Contheysans eux l'ont appelée Le Sérac de St Martin. On dit que les diables du glacier de Tsanfleuron s'amuse à lancer des pierres contre cette tour, suivant un jeu connu des montagnards; celles qui manquent le but tombent vers Derborence. Ou encore que les diables l'utilisent comme jeu de quilles. Lors des grands éboulements de 1714 et 1749, on a dit qu'il y avait eu lutte entre les diables bernois et valaisans et que ces derniers avaient été battus. En 1714, le curé d'Ardon monte avec une procession deux jours après l'événement pour aller exorciser les diables. On voit à quel point on était encore dépourvu de sens critique et d'esprit scientifique en Valais, au début du 18<sup>e</sup> siècle.

On a dit qu'un homme était resté vivant sous l'éboulement dans un chalet protégé par de gros blocs. Il se serait nourri de fromage et aurait utilisé un filet d'eau se trouvant là à point voulu. Il aurait réussi à se frayer un passage et serait ressorti trois mois plus tard pour arriver à Aven, son village, la veille de Noël. Ramuz a fait de cet épisode le sujet de son roman *Derborence*.

Les documents de l'époque n'en parlent pas, ni le curé d'Ardon dans son compte rendu de la catastrophe adressé le 28 septembre 1714 à l'évêque F.J. Supersaxo; ni le pasteur Constant de Bex au Bailli de Morges en septembre 1714, disant qu'on avait vu sortir en haut de la

montagne une épaisse fumée et une flamme fort vive. Il croyait à l'explosion d'une mine de soufre et craignait pour les mines de sel de Bex. Le rapport du Conseil de Genève, en avril 1715, parle de l'ouverture d'une montagne d'où étaient sortis deux ruisseaux avec grand fracas, fumée et flamme. Mais il ne dit rien de ce rescapé. En 1775, Thomas Blaikie fait l'excursion de Bex à Sion par Derborence avec Abraham Thomas, dans son journal il évoque l'éboulement, dit qu'ils se sont arrêtés à Aven, mais ne parle pas du rescapé. En 1794, Abraham Thomas fait la traversée de Sion par Derborence, il passe la nuit à Aven. Dans le récit de son excursion au Prieur Murith il parle du chemin neuf, de l'éboulement, mais ne dit rien de cet homme.

En 1786, donc 72 ans après l'événement, le doyen Bridel fait la même excursion. Dans le *Conservateur Suisse* il fait le récit d'un homme d'Aven qui serait resté vivant sous l'éboulement et aurait pu ressortir la veille de Noël. Il le fait parler, mais sans indiquer son nom, ni où il a trouvé ce récit. « Alors, dit-il, je n'eus point peur, je ne perdis point courage, je travaillais sans relâche à me faire une issue; quelques fromages qui se trouvaient dans ma case me nourrirent, un filet d'eau qui coulait d'en haut m'a désaltéré, et, après bien des jours que je n'ai pu compter dans la longue nuit de ce cachot souterrain, j'ai trouvé une ouverture en rampant entre les décombres. J'ai revu la lumière que je ne puis encore supporter; Dieu qui ne m'a jamais ôté l'espérance, et en qui je me suis toujours confié, Dieu me renvoie au milieu des miens pour être un témoin et une preuve de sa bonté. » Son récit reste dans le vague, lui qui dans d'autres circonstances, comme lors de la débâcle de Mauvoisin, était si précis, donnant toujours les noms des personnes qui lui fournissaient des renseignements. Il semble surtout préoccupé de tirer de cet événement une leçon de confiance en Dieu.

Le récit du curé d'Ardon indiquant les personnes sauvées, et la plupart de celles qui avaient été englouties, montre qu'il y avait des femmes et des enfants, ce qui prouve qu'on était alors dans les mayens de Derborence, la date du 22 septembre l'indique. Siméon Sauthier, veillard de Conthey dont le père est mort à 92 ans m'a dit que, suivant une tradition, cet homme aurait été enseveli au grenier de l'alpage de Dzenetz. Mais à cette date l'alpage devait être abandonné. De plus on ne voit pas comment cet homme aurait pu vivre pendant trois mois avec le peu de nourriture qu'on a dans les mayens, pour deux ou trois semaines. Qu'aurait-il fait des matériaux qu'il dégagait pour se créer une galerie de sortie. Et enfin on ne voit pas comment il aurait pu descendre à Aven, en plein hiver, alors que les couloirs du chemin sont glacés.

L'ensemble de ces circonstances montre qu'il doit s'agir d'une légende qui aurait pu prendre naissance du fait qu'un homme qui s'était jeté dans une petite écurie a été sauvé, mais sans avoir été enseveli. Les personnes qui ont été sauvées devaient se trouver vers le mayen du Liapey car là il n'y a pas eu de blocs.

Ramuz cite encore cette légende: quand, après l'éboulement, des personnes voulurent monter, un pâtre leur dit de ne pas aller plus loin, car c'est « lui » qui est là-haut. Il désignait ainsi le diable, mais on croyait qu'il ne fallait jamais prononcer son nom.

Dans une brochure publiée en 1956, Louis Spiro écrit que, avant l'éboulement de 1714 les chamois avaient abandonné les Hauts de Cheville et s'étaient retirés dans les vallons de Châtillon et de Derbon. Les marmottes aussi avaient quitté leurs terriers pour d'autres lieux. Un couple d'aigles étaient allés se loger aux Ravines Noires. Ni l'espace envahi, ni les Ravines Noires n'auraient pu recevoir un nid d'aigle. Ce qui avait surtout frappé les montagnards c'était la présence de trois grands corbeaux qui hantaient la région de l'éboulement. On croyait encore à cette époque à la prescience de certains animaux. On sait aujourd'hui que c'est une pure légende.

Légende aussi cette histoire de cinq Bernois qui, lors de l'éboulement de 1749 travaillaient du bois au bord de la Lizerne, et n'avaient pas écouté les conseils des Valaisans en retraite, sous prétexte qu'ils n'avaient rien à craindre des diables bernois. Ils disparurent sous la vague de pierres. Que des gens de Conthey aient fait appel à des Bernois pour venir travailler leur bois est tout à fait invraisemblable.

### *La flore et les forêts*

La flore et les forêts sont l'expression fidèle des deux climats de la vallée. Vers le bas, au-dessus d'Ardon, ce sont les chênes buissonnants, les pins sylvestres aux senteurs parfumées. Puis à mesure qu'on monte on trouve le hêtre, non seulement en individus isolés, mais en forêt dense, surtout sur la rive gauche. Sa présence là est inattendue, car c'est un arbre des pays humides. Il aborde la vallée du Rhône dans le Bas-Valais, mais s'arrête à Martigny, sur le versant du Mont Chemin. Il y a par ci par là des groupes dans la zone où séjourne le brouillard comme à Jeur Brûlée, ou à l'Ochsenboden en face de Sierre. Dans la vallée de la Lizerne, il trouve un climat humide et frais grâce aux vents d'ouest qui débordent par dessus la chaîne des Diablerets, aussi son développement est-il normal. Une série de plantes caractéristique l'accompagnent W. Lü-

di signale l'éérable champêtre (*Acer campestre*), l'éérable à feuilles d'Obier (*Acer Opalus*), le noisetier (*Corylus avellana*), la clematite (*Clematis vitalba*), l'aubépine (*Crataegus monogyna*), le nerprun purgatif (*Rhamnus cathartica*), le conouiller sanguin (*Cornus sanguinea*) *Epipactis latifolia* et *E. microphylla*, *Cephalanthera alba*, l'orpin blanc (*Sedum album*), le fraisier (*Fragaria vesca*), la ronce bleuâtre (*Rubus caesius*), la luzerne lupuline (*Medicago lupulina*), la vesce des haies (*Vicia sepium*), la grande pimprenelle (*Pimpinella major*), l'aegopode podagraire (*Aegopodium Podagraria*), la berce commune (*Heracleum Sphondylium*), le geranium herbe à Robert (*Geranium robertianum*), l'épilobe des montagnes (*Epilobium montanum*), la sauge glutineuse (*Salvia glutinosa*), l'épiaire des bois (*Stachys silvatica*), l'aspérule odorante (*Asperula odorata*), la campanule Raiponce (*Campanula Rapunculoides*), et (*C. trachelium*), la laitue des murs (*Lactuca muralis*), le Cirse lancéolé (*Cirsium lanceolatum*), la Prénanthe à fleurs purpurines (*Prenanthes purpurea*).

A mesure qu'on monte on trouve l'épicéa, les érables, le tremble, l'if le Cytise des Alpes, puis le mélèze fait son apparition, apportant sa note de grâce et de finesse. Le sapin blanc (*Abies alba*) aussi, compagnon fidèle du hêtre, prend place, choisissant les endroits frais et humides exposés au nord.

Le pin sylvestre et le pin de montagne ont trouvé un terrain qui leur convient plus ou moins sur les entassements de blocs de l'éboulement. Sur les dalles calcaires de Vérouet on voit des taches sombres, ce sont des pins de montagne de la forme couchée, restés très petits, par suite de nourriture insuffisante, leurs racines s'insinuent dans les fissures de la roche.

Pierre Villaret fait des recherches sur l'évolution forestière révélée par les tourbières dans l'étage alpin, subalpin et montagnard. Son étude n'est pas encore terminée, voici ce qu'il m'écrit à ce sujet le 31 octobre 1960 : « Je peux dans tous les cas dire qu'Abies a été autrefois beaucoup plus abondant dans l'étage subalpin et surtout dans la partie supérieure. Du côté de Gryon, Fagus n'a jamais pénétré profondément dans la vallée, par exemple jusqu'à Solalex. Le hêtre était surtout abondant dans le bas de la vallée comme actuellement. Les forêts de Derborence sont des reliques d'une ceinture continue du hêtre qui remontait la vallée du Rhône de St-Maurice jusque dans la région d'Ardon. Dans la région d'Anzeindaz, l'arole était autrefois abondant (restes fossiles de feuilles et de bois à 2000 m. dans le vallon de Conche). A la période

atlantique, après le recul du noisetier, la plus grande partie de la vallée d'Anzeindaz (et probablement Derborence) était recouverte de forêts d'ormes, d'érables et de tilleuls (*Ulmo-aceretum*) avec un sous-bois à mégaphorbiées. »

Les amateurs de raretés trouveront l'Euphraise visqueuse (*Euphrasia viscosa*) au parfum violent au-dessus d'Ardon, près de la Rouzzia. On ne la connaît ailleurs qu'au-dessus d'Erdes- au bois de Finges et environs. Il y a des colonies de Sabots de Vénus (*Cypripedium Calceolus*) sur les deux versants de la vallée. Le grand lis rouge (*Lilium croceum*) étale sa corole splendide dans les rochers. Les Contheysans le connaissent sous le nom de perron, ils ont donné ce nom à deux de leurs mayens, Tsamperron. A l'entrée du Val de Derbon, j'ai trouvé la Dauphinelle élevée (*Delphinium elatum*), l'Ail Victorial (*Alium Victorialis*) existe dans les environs des mayens de Derborence. On le connaît sous le nom de racine à neuf chemises, à cause du feutrage qui entoure le début de la racine ; la Corallorrhize, racine de corail (*Corallorrhiza Neottia*) plante sans chlorophylle à souche en forme de corail, sous Tsamperron, l'orchis pâle (*Orchis pallens*) sur les chalets de Godey, le Cirse à capitules laineux (*Cirsium heterophyllum*) belles colonies de muguets (*Convallaria majalis*) au fond du vallon de la Lizerne de la Mare, rive gauche ; l'Androsace chamejasme sur la Tête de Montbas Dessus, des tapis d'Anémones alpines à fleurs blanches à l'entrée du vallon de Cheville, sous les mélèzes, un peu plus haut la Pédiculaire feuillée (*Pedicularis foliosa*), la Belladone (*Atropa Belladonna*) dans la vallée, Potentille naine (*Potentilla minima*) sous Zériet.

A Godey, sur la partie inférieure du cône de déjection du Pessot il s'est formé des terrains marécageux sur lesquels se développe une flore paludéenne : *Equisetum limosum*, *Triglochin palustre*, *Agrostis alba*, *Eriophorum Scheuzeri et angustifolium*, *Scirpus silvaticus*, *Blymus compressus*, *Carex paniculata*, *C. Leporina*, *C. echinata*, *C. Goodenowii*, *C. flava*, *C. distans*, *C. panicea*, *C. glauca*, *Epipactis palustris*, *Tetragonolobus siliquosus*, *Scrophularia nodosa*, *Myricaria germanica*.

### La forêt vierge de Derborence

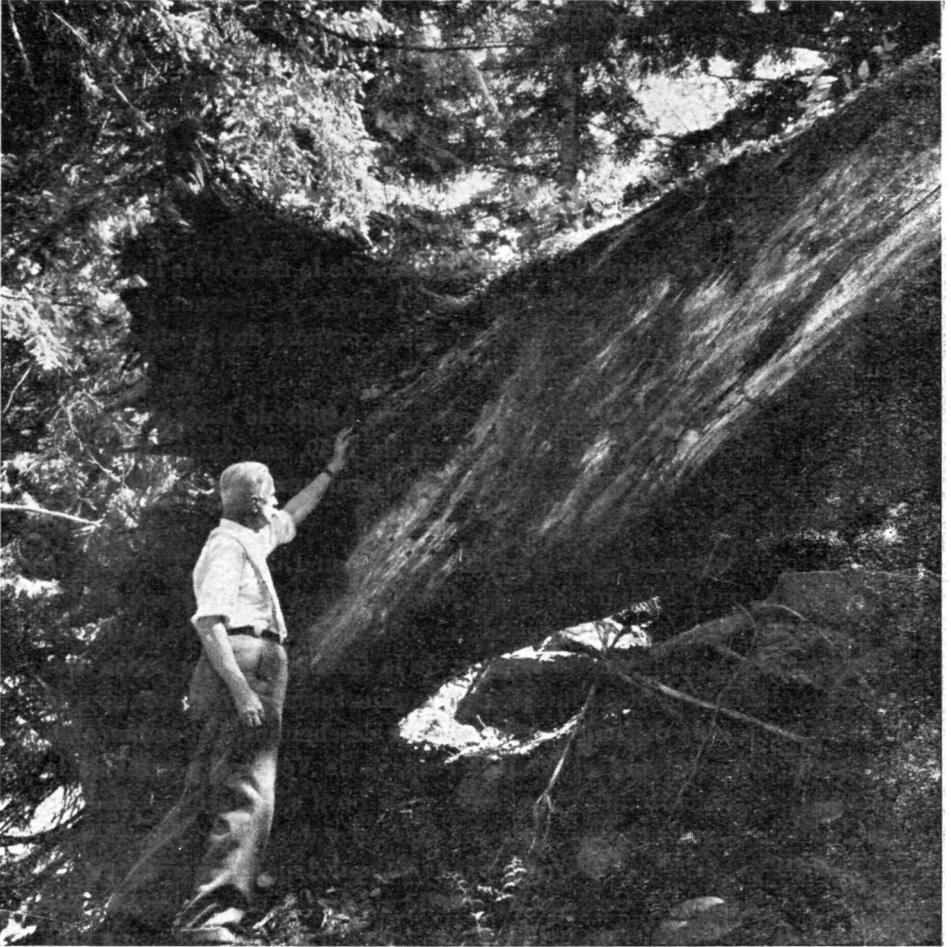
On a une bonne vue d'ensemble de cette forêt si on la regarde depuis le point terminus de la route. Elle s'est installée au pied des rochers de Véroutet, sur une pente formée d'éboulis composés de roches siliceuses du Flysch, et de calcaires urgoniens-barrémiens. Il s'est formé là un bon terrain profond, de terre brune bien émiettée, de pH environ

7; sous un tronc tombé pH 5,5. Elle est exposée au nord-nord-ouest, sa pente est de 35° à 45°. Elle apparait comme divisée en plusieurs zones séparées par des couloirs d'avalanches, d'où le nom d'Ecorcha (écorchée) que lui donnent les indigènes. La première zone commence vers la base de l'arête de Vérout et se poursuit jusqu'à un couloir d'avalanche en face de la partie inférieure du lac, puis vient une seconde zone, assez étroite jusqu'à un large couloir d'avalanche situé à l'entrée du Val de Derbon. La troisième zone fait suite et se poursuit sur la rive droite du Val de Derbon.

Dans le but de simplifier la démarcation de la réserve, la limite sud a été déplacée jusqu'à la délimitation de l'alpage de Vérout, propriété de la Bourgeoisie d'Ardon. Cette surface se compose de terrains en majeure partie rocheux et inaccessibles.

On a englobé aussi dans la réserve une bande de forêt de 3,9 ha. établie en bordure sud, sur l'éboulement de 1749, association-pionnier, de mélèzes et pins de montagne, avec des bouleaux, trembles. Ce sont les divisions 5 et 6.

La forêt originelle a été partagée en section 1, 2, 3, 4, 7, 8. Elle se compose surtout de sapins blancs (*Abies alba*), et d'épicéas ou sapins rouges (*Picea excelsa*). Il y a aussi des mélèzes, en petite quantité ; ils se cantonnent surtout vers le sommet de la forêt et aux bords des couloirs d'avalanche, là où la lumière est le plus intense. L'exploration de la forêt est rendue difficile par le manque de chemins, l'abondance du bois mort. Un seul sentier, celui de l'alpage de Vérout, permet de la traverser de bas en haut ; il commence au bord sud du lac, à la base d'un couloir d'avalanche. Tout de suite on entre dans un groupe de très gros arbres avec de grands troncs par terre, qui donnent bien les caractéristiques de la forêt. On constate qu'elle n'a jamais été exploitée, pour les besoins des chalets, on utilisait des arbres à proximité, moins gros et plus facile à travailler. Cette forêt est connue de longue date par les naturalistes et les forestiers. On avait pris certaines mesures de protection en 1955, mais elles n'étaient pas définitives. Par décision du 26 avril 1959, la bourgeoisie de Conthey, propriétaire, a consenti à vendre ce territoire de 50 ha. à la Ligue suisse pour la protection de la Nature pour le prix de fr. 100 000.— Cette somme élevée se justifie-t-elle ? La réponse nous est donnée par l'expertise de la Division forestière de l'École polytechnique fédérale, sous la direction du professeur H. Leibundgut. 71 arbres ont une épaisseur de plus d'un mètre, leur hauteur maximale atteint 35 à 40 m. ; le plus grand sapin forme une masse de



**Il faut voir de ses yeux l'un de ces géants abattus par les forces naturelles pour sentir tout le drame de la forêt vierge. L'écorce est depuis longtemps dépouillée, mais il faudra encore des dizaines d'années pour que la pourriture fasse son œuvre et que le tronc disparaisse dans l'humus**



Scène caractéristique et cent fois répétée: sur la dépouille d'un tronc pourri, la vie renaît et foisonne. C'est le cycle éternel de la vie et de la mort.

31 m<sup>3</sup>. Le matériel sur pied atteint 550 à 900 m<sup>3</sup> à l'ha. En moyenne nos forêts suisses ont un volume de 300 à 350 m<sup>3</sup> à l'ha. Cette comparaison donne une idée de la richesse en bois de la réserve.

La conclusion de l'expertise dit que la forêt vierge de Derborence est un phénomène unique en Suisse, si ce n'est dans le massif alpin tout entier. Elle présente pour la recherche scientifique et pour la protection de la nature un sujet d'observations d'une valeur inappréciable. Sa protection absolue trouve une pleine justification.

Voici un fragment d'un article publié par A. Saxer, professeur de botanique au gymnase de Berne, dans *Les Alpes*, revue du C.A.S. juin 1955. « Dans la forêt de sapins de Derborence les arbres se livrent un combat sans merci; c'est une impitoyable course au soleil, d'où le travail d'élagage du forestier est totalement absent. Cette lutte engendre un mouvement cyclique qui se fait sentir plus ou moins en chaque endroit, et qui dure très longtemps. Prenons par exemple un petit groupe d'antiques et puissants sapins. Leurs branches arrêtent toute lumière, en même temps ils répandent sur le sol une couche épaisse d'aiguilles, d'écaillés, de pives, de bouts d'écorce, de ramilles. Le renouvellement d'une telle station est généralement brutal. La tempête déracine un de ces géants; il tombe de tout son poids sur ses voisins, les casse et les entraîne dans sa chute. Une percée s'offre alors à la lumière. Dans la trouée croît une flore abondante, tandis que de nombreux épicéas disputent la lumière aux sapins blancs. Les troncs même des arbres abattus sont bientôt occupés dès qu'ils commencent à pourrir; sur un « cadavre » de 110 cm. de diamètre par exemple, de 12 mètres de longueur et couché à 2 mètres au-dessus du sol, nous trouvons de jeunes épicéas de 5 à 50 cm., qui ont pris racine au nombre de 300 environ. Quand un arbre s'écroule, ses racines soulèvent et remuent le terreau; les conditions chimiques sont bouleversées et conditionnent l'installation de certaines plantes. Le contraste entre la paix silencieuse de cette forêt, avec ses hautes et sombres frondaisons et la bataille farouche, inexorable, aussi lente que manifeste, que se livrent tous ces végétaux, cause à qui y pénètre une impression très vive et très particulière. Et l'on est pleinement sous le charme quand on y découvre l'*Epipogium aphyllum*, cette très rare orchidée sans feuilles, ni chlorophylle, qui vit des années une existence souterraine, pour faire soudain jaillir de l'humus, en un été favorable, sa tige blême et ses pétales blancs. »

D'aucuns ont pensé que cette réserve fera double emploi avec les forêts du parc national et la réserve d'Aletsch. Tel n'est pas le cas parce qu'elle est composée de sapins blancs et d'épicéas, tandis que les autres

ont des aroles, des mélèzes, des épicéas, des pins sylvestres. De plus elles ont été exploitées jusqu'à leur mise en réserve, qui ne date pas de bien longtemps, tandis que celle de Derborence s'est installée là dès le retrait des glaciers quaternaires et a continué son évolution suivant uniquement les lois de la nature.

La flore de la réserve n'a pas encore été étudiée complètement. Pendant la première semaine de juin 1960 j'ai noté: Cytise alpin (*Cytisus alpinus*), chèvre-feuille des Alpes (*Lonicera alpigena*), aulne (*Alnus Alnobetulia*), Sorbier des oiseleurs (*Sorbus Aucuparia*), Myrtillier (*Vaccinium Myrtillus*), Erable faux-platane (*Acer pseudoplatanus*), (*Rhododendron ferrugineum*), Violette à deux fleurs (*Viola biflora*), Primevère élevée (*Primula elatior*), Petasite (*Petasites niveus* et *P. albus*), Pain du coucou (*Oxalis Acetosella*), Renoncule acre (*Ranunculus acer*), VÉRÂTRE (*Veratrum album*), Aposeris fétide (*Aposeris foetida*), Saxifrage à feuilles rondes (*Saxifraga rotundifolia*), Pigamon à feuilles d'Ancolie (*Thalictrum aquilegifolium*), Gentiane jaune (*Gentiana lutea*), Tussilage (*Tussilago farfara*), Anémone alpine dans les couloirs, Prénanthe à fleurs purpurines (*Prenanthes purpurea*), Alchemille des Alpes (*Alchemilla alpina*), Soldanelle des Alpes (*Soldanella alpina*), Pyrole penchée (*Pyrola secunda*), Valériane des montagnes et *V. triséquée* (*Valeriana montana* et *V. tripteris*), Cardamine digitée (*Cardamine pentaphylla*), Plantain des montagnes (*Plantago alpina*), *Blechnum spicant*).

Voici encore les espèces signalées par W. Lüdi dans son rapport du 12e cours de Botanique alpine en 1958 :

Saule glauque (*Salix glauca*), Groseiller des rochers (*Ribes petroenum*), Cystoptère frêle (*Cystopteris fragilis*), Fougère mâle (*Dryopteris Filix mas*), Fougère femelle (*Athyrium Filix femina*), Prêle des bois (*Equisetum silvaticum*), Chiendent des chiens (*Agropyrum caninum*), Parisette à 4 feuilles (*Paris quadrifolia*), Mélandrie dioïque (*Meladrium dioicum*), Renoncule à feuille de platane (*Ranunculus platanifolius*), (*R. lanuginosus*), Barbe de St Jean (*Aruncus silvester*), Alchemille commune (*Alchemilla vulgaris*), framboisier (*Rubus idaeus*), Geranium des bois (*Geranium silvaticum*), Cerfeuil hérissé (*Choerophyllum hirsutum* et *Ch. Villarsii*), Aegopode podagraire (*Aegopodium podagraria*), Peucedanum impérial (*Peucedanum Ostruthium*), Myosotis des bois (*Myosotis silvatica*), Valériane officinale (*Valeriana officinalis*), Knautie des bois (*Knautia silvatica*), Adenostyle à feuilles d'Alliaire (*Adenostyles Alliariae*), Achillée à grandes feuilles (*Achillea macrophylla*), Crepide des marais (*Crepis paludosa*) *Cicerbita alpina* (= *Mulgedium alpinum*).



Cette forêt fait une impression si extraordinaire, si « carpathique », qu'on ne serait pas étonné d'y rencontrer un ours, un lynx ou un loup. Aucun endroit du Parc national n'est aussi proche de l'état naturel.

La ligue protégera aussi le beau lac de Derborence et ses abords contre les humains envahissants. Des mesures sont prises sous la forme de servitudes de non bâtir sur ses rives. Les voitures devront stationner à une distance respectueuse.

#### *La flore sur la masse éboulée*

Vue depuis le Godey, cette masse paraît énorme; elle est caractérisée par l'abondance extrême de gros blocs. Malgré la hauteur de chute de 1900 à 2000 m., les roches ne se sont pas brisées en petits fragments comme dans l'éboulement préhistorique de Sierre, où les gros éléments sont rares. C'est sur la partie gauche, vers 1400 m. qu'il y a les entassements des plus gros blocs.

Sur ce milieu, tout à fait stérile, les graines des plantes du voisinage sont venues grâce aux différents moyens de dissémination. Les lichens,

puis les mousses ont commencé la colonisation. Un peu de matière organique s'est formée entre les blocs et dans leurs fissures. C'est là que les plantes à fleurs ont réussi à s'installer. Durant ces 211 ans, depuis le dernier éboulement, leur développement est resté très faible. La route qui monte sur la partie inférieure et qui fait deux longs lacets sur la partie centrale, permet d'observer cette végétation. Les arbres sont petits et espacés, ce n'est pas une vraie forêt; dans la large partie centrale il y a plus d'épicéas que de mélèzes; ces arbres ont un aspect minable, tant ils ont de peine à trouver leur nourriture. Il y a aussi des pins sylvestres, des pins de montagne; à ces derniers les indigènes donnent le nom d'aroles. Il n'y a presque pas d'aroles dans la région, on en a signalé deux à Vérolet. Les arbres sont mieux développés à l'est du lac où il y a un terrain un peu meilleur. J'ai noté le bouleau blanc (*Betula pendula*), l'argousier (*Hippophaë Rhamnoides*) le raisin d'ours (*Arctostaphylos Uva ursi*), en espalier sur les blocs, la Bugrane épineuse (*Ononis spinosa*), les Globulaires (*Globularia vulgaris et cordifolia*), le Saxifrage Aizoon, la Dryade (*Dryas octopetala*), la fausse pâquerette (*Bellidiatrum Michellii*), l'Hypocrepide en ombelle (*Hypocrepis comosa*), la Plathantère à deux feuilles (*Platanthera bifolia*), la bruyère carnée (*Erica carnea*), *Carex alba*, *Goodyera repens*, *Epipactis atropurpurea*, Céphalanthère rouge (*Cephalanthera rubra*), Ophrys mouche (*Ophrys muscifera*, *Ononis rotundifolia*), Coronille engainante (*Coronilla vaginalis*), Pyroles penchée à feuilles rondes et uniflore (*Pyrola secunda, rotundifolia, uniflora*).

Ph. Farquet ajoute : Chèvre-feuille bleu et des Alpes (*Lonicera coerulea et Alpigena*), l'Alisier nain (*Sorbus Chamaemespilus*), le Daphne alpin (*Daphne alpina*), Saule réticulé (*Salix reticulata*), la Céraiste à larges feuilles (*Cerastium latifolium*), Arabette à feuilles de Pâquerette et naine (*Arabis bellidifolia et pumila*), Lin des Alpes (*Linum alpinum*), Epilobe de Fleischer (*Epilobium Fleischeri*), Germandrée des montagnes (*Teucrium montanum*), Athamanthe de Crête (*Athamantia cretensis*), Linaire des Alpes (*Linaria alpina*), Galiet helvétique (*Galium helveticum*), Erinus des Alpes (*Erinus alpinum*), Astragale épineux (*Astragalus sempervirens, Orobanche Epithimum*).

#### *La faune des Vertébrés du Val de Derborence*

La faune de Derborence est particulièrement intéressante du fait qu'on a établi un district franc fédéral depuis 1911, en même temps qu'on en créait un semblable sur le territoire vaudois adjacent, soit

152 km<sup>2</sup> sur lesquels la faune est protégée. Le district valaisan comprend tout le bassin de la Lizerne en amont de la chapelle St Bernard et de la Routia, territoire à peu près complètement fermé par des rochers, vrai parc naturel. Un district franc fédéral est une région dans laquelle la chasse est toujours interdite, et que des gardes spéciaux surveillent constamment, aux frais de la Confédération et du canton. On a commencé à en créer vers la fin du siècle passé; on avait fini par s'émouvoir de la disparition de certaines espèces, du bouquetin en particulier. On voyait venir le moment où le chamois disparaîtrait aussi. Le but était la protection du gibier seulement, mais, peu à peu, les idées de protection de la nature se sont répandues et, aujourd'hui, on pratique dans les districts francs fédéraux, la protection de tous les animaux, même des carnivores qui jouent un rôle utile dans l'ensemble.

Dans le district franc de Derborence on compte aujourd'hui environ 500 chamois. Leur habitat varie suivant les saisons et les individus. Un certain nombre vivent toute l'année en forêt. D'autres, en été, sont au sommet du Haut de Cry et du Mond Gond; ils descendent en forêt pendant l'hiver, et aussi en partie durant l'été lorsque le bétail va pâturer jusqu'au sommet des montagnes. A certains endroits comme aux Liapeys de Cheville existent des efflorescence minérales de sulfate de chaux ou de magnésie, que les chamois viennent lécher avec beaucoup d'avidité. Les femelles, avec leurs petits, et aussi les jeunes de l'année précédente, recherchent ces endroits connus sous le nom de « salins ». Ces endroits sont très favorables pour l'étude des mœurs des chamois.

On a fait un essai d'introduction des bouquetins, 3 femelles et 4 mâles, capturés au district franc du Pleureur, sur Fionnay, ont été transportés à Derborence. Une femelle a péri, on ne sait pas ce que sont devenues les deux autres. Les mâles ont émigré vers le Mont Gond, puis en dehors du district franc, vers le Sérac et le Sublage et enfin dans les rochers du Prabé sur Savièse. C'est un échec, dû probablement au fait que le groupe n'était pas assez nombreux. Il faudrait surtout capturer des femelles, mais elles sont plus prudentes, que les mâles; elles ne s'aventurent que difficilement dans les pièges.

Le chevreuil est moins nombreux que le chamois, et plus difficile à observer parce qu'il se tient en forêt. Les marmottes sont surtout nombreuses à Cheville et à Derbon, mais dans l'ensemble du district franc elles ne sont pas très abondantes, si elles se multiplient une année, leur nombre se trouve réduit l'année suivante, sans qu'on en connaisse les causes. Elles se cachent dans leurs terriers d'hiver vers la mi-octobre. Le lièvre variable est fréquent, ainsi que le renard, la marte, la fouine,

le putois, le blaireau, celui-ci descend parfois depuis Servaplana à Aven à la recherche des poires et du raisin, l'hermine, la belette.

Parmi les oiseaux citons en premier lieu l'aigle royal appelé « Oude » par les Contheysans. Il a 5 à 6 aires dans la vallée; il en occupe l'une ou l'autre chaque année, en 1960 c'était dans les rochers de Vérout, elles se trouvent toujours dans des rochers inaccessibles. R. Fellay a eu l'occasion d'observer les différents cris d'alarme de la marmotte: lorsque c'est l'aigle qui est en chasse, longeant les couloirs, épousant toutes les formes du terrain, sans un bruissement d'ailes, la marmotte signale sa présence à ses compagnes par un seul cri d'alarme d'une intensité particulière. Lorsque c'est le renard ou un homme ce sont des cris nombreux. Ce grand oiseau des montagnes peut causer quelques dégâts, cependant sa beauté si remarquable mérite bien qu'on fasse quelques sacrifices pour le conserver. Un nid situé en face de la station de Zinal a suscité pendant l'été 1960 un grand intérêt, tant pour les touristes et les habitants de la vallée que pour les hommes de sciences.

On trouve encore à Derborence le plus grand de nos rapaces nocturnes, le grand duc. J'ai été témoin d'une scène, sans doute bien exceptionnelle, dans le vallon de Cheville, en-dessous du col: un grand duc chassait en plein jour, une jeune marmotte n'a échappé que grâce à notre arrivée, qui a effrayé le rapace.

Le petit coq de bruyère, la bartavelle, la gélinotte et le lagopède existent, mais en nombre assez restreint; on pourrait s'attendre à un développement plus grand, ces espèces n'étant pas chassées par l'homme. Les lois qui régissent la multiplication des espèces animales, influence du milieu, concurrence vitale, épidémies, sont loin d'être connues dans leurs détails.

Les vieux arbres sont percés de trous, œuvre des pics, en particulier du pic noir, du pic vert, du pic épeiche, on a signalé le pic tridactyle. Le tichodrome échelette a trouvé un milieu très favorable dans les grands rochers en particulier dans la Ceinture Blanche, quelle joie de le voir évoluer.

Citons encore le grand corbeau, le chocard alpin, le merle à plastron, le beau merle de roche aux couleurs de brique et d'ardoise, le casse-noix et le geai commun, la niverolle, l'accenteur alpin, le martinet à ventre blanc, les hirondelles de fenêtre et de rocher, le bouvreuil, le pouillot Bonelli, les grives, le coucou, la crécerelle, la buse, le traquet motteux, le pipit spioncelle, les becs croisés.

La vipère aspic est fréquente comme partout en montagne, je l'ai vue au début du chemin de Vérouet, on me l'a signalée jusqu'à 2800 m. au pied de la Quille du Diable, on voit parfois la variété cuivrée. Je n'ai jamais vu la vipère péliade, je l'ai observée au Lion d'Argentine sur le versant vaudois.

La salamandre noire est très fréquente à partir de 1300 m. jusqu'aux alpages. On la voit se dresser sur ses pattes postérieures dans une jolie attitude d'observation.

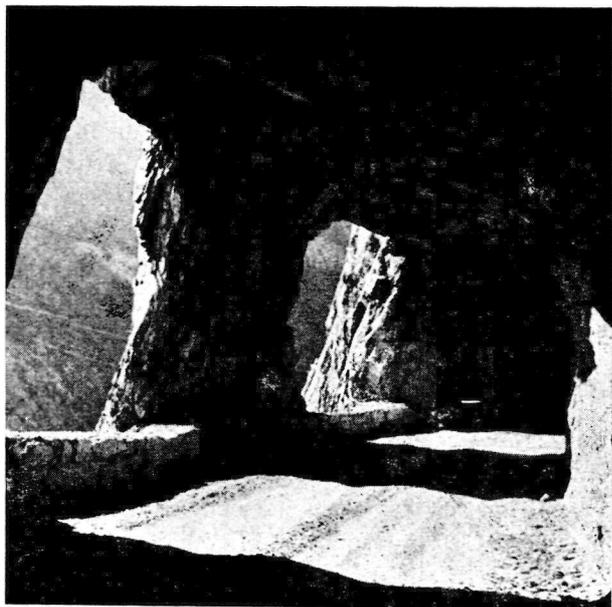
Dans la partie inférieure de la vallée, sur Ardon, la faune des régions chaudes est caractérisée par le lézard vert, la couleuvre d'Esculape, la cigale, la mante religieuse. Quel contraste avec la salamandre noire des climats humides !

## GEOGRAPHIE HUMAINE

### *Les voies d'accès*

Creusé dans des roches calcaires, le val de Derborence a toujours présenté les plus grands obstacles à la circulation des hommes et de leurs animaux domestiques. Sur la rive droite, les habitants d'Ardon ont établi un chemin muletier par les mayens d'Isières, le torrent de la Tine, la forêt de Vaye Besse. Pour éviter les nombreux couloirs rocheux, il monte à la Grand'Dzeu (1325 m.) et redescend à Motelon (1240 m.). Sur la rive gauche c'est aux habitants de Conthey, propriétaires de tout le versant, qu'il appartenait d'établir un chemin permettant de desservir les mayens et les pâturages. A voir les nombreuses parois de rochers qui sillonnent ce versant, en tous sens, le problème a dû paraître longtemps insoluble. On ne connaissait pas les explosifs, sans lesquels il était impossible de construire des chemins à travers les rochers.

A mesure que la population augmentait la nécessité d'utiliser les terrains de la partie supérieure de la vallée devenait toujours plus urgente. Le fond du thalweg était inabordable, la rivière coule dans une gorge profonde et étroite. Non loin du village d'Aven on remarque une coupure dans les roches qui forment limite entre la vallée du Rhône et celle de Triqueut; il y a là des couches redressées de Malm et de Valanginien, on pourrait y établir la porte d'entrée. On commence par faire un chemin depuis Aven, le long de la lisière de la forêt; on sait à quels dangers on va s'exposer, aussi construit-on 14 petits oratoires le long du chemin, les stations du chemin de la Croix, et sur la crête, près de la porte d'entrée, une chapelle dédiée à St-Bernard. C'est un avertissement,



Il appartenait à la technique moderne de frayer un passage dans ces parois de rocher parfois verticales. Grâce à une série de tunnels, l'accès à la région de Derborence est devenu maintenant aisé. La route se termine d'ailleurs avant la forêt vierge, qu'on ne peut atteindre que par un sentier.

avant de s'engager sur ce chemin, il est bon de solliciter la protection divine.

On attaque le rocher en suivant une couche moins dure que l'érosion avait entamée, on taille à la main, on accroche de petits murs dans les couloirs, le premier obstacle est vaincu. On avance ensuite dans des éboulis couverts de forêt, le chemin est horizontal, délicieusement ombragé. Bientôt on entre dans le Flysch, mélange de schistes et de bancs de grès; le chemin traverse une couche d'éboulis terreux dans un couloir soutenu par un entrecroisement de troncs d'arbres, la forêt devient plus dense, c'est la zone qui a permis l'installation de petits mayens: Servy, Tsacolet,, Ermenveyer et Maduc, au bas du chemin, et Padoyre, Vorpelin, Anières et Tsamperron au-dessus.

Avant le premier couloir sur Maduc, on jugea impossible de continuer dans cette direction, on se trouvait en face de la grande paroi qui coupe le versant en s'incurvant: les Contheysans lui donnèrent le nom de Ceinture Blanche. Ils firent monter leur chemin vers le petit mayen d'Anières (1516 m.), traversèrent la forêt vers le nord, défrichèrent les 2 mayens plus importants de Tsamperron, d'où ils pouvaient atteindre l'alpage de Lodze. Au-dessous de Tsamperron nord, la Ceinture Blanche est coupée par une bande de forêts très raide. On décida d'y établir un chemin qui descend en zig-zags de 1530 mètres à 1236 mètres à un endroit connu sous le nom de Charla (la Selle) à cause de la forme du terrain, on lui a aussi donné le nom de Vers le Méléze.

Depuis la Selle il y avait encore des rochers boisés à traverser, mais les bancs se laissaient casser avec un marteau; dans les couloirs on fit des murs, sans trop de peine, on parvint aux éboulis faciles mais non sans danger, car il y a souvent des chutes de pierres; la paroi qui les domine est en pleine désagrégation. Ainsi ce chemin primitif arrivait à Courtenaz, au fond de la vallée, d'où il était facile de gagner Montbas, Godey, Derborence, Cheville.

Ce premier chemin, construit à une époque très reculée, a vu passer d'innombrables générations; il était pénible et très long, car à la montée comme à la descente une dénivellation de 330 m. l'allongeait d'une heure. Tous les transports devaient se faire à dos d'hommes, d'ânes ou de mulets. C'est pourquoi on cherchait toujours un moyen de traverser la Ceinture Blanche. On finit par découvrir un passage qui pourrait permettre d'établir un nouveau chemin, et on se mit à l'œuvre; à quelle époque? Il y a bien deux dates gravées sur les rochers 1708 et 1825, il est probable qu'elles indiquent des travaux d'amélioration et qu'il est plus ancien, avant 1500 puisqu'on ne connaissait pas l'usage de la poudre.

Sur Maduc il fallait traverser un couloir très raide et très lisse, à quelques mètres du précipice impressionnant profond d'environ 400 m. On planta des burins pour retenir des pièces de bois sur lesquelles on construisit un mur, soutenant le chemin. On voit encore ces burins pliés, le mur a disparu, on a taillé le rocher pour le chemin un peu plus haut. Plus loin un autre couloir a été traversé de la même manière, un mur d'une vingtaine de mètres repose encore sur des burins et des pièces de bois. Le chemin suit ensuite horizontalement le bord du rocher masqué par des arbres. A l'extrémité de ce petit plateau il longe le bord de la paroi à 50 cm., sans barrière, comme s'il voulait bien montrer au passant ce que représentent 400 m. de vide: gens et bêtes sont maintenant sur leur garde. Il commence par descendre dans un grand couloir boisé pour remonter de l'autre côté, on l'a taillé sans trop de peine dans des bancs d'Hauterivien, soutenu par plusieurs murs. Tout à coup la roche change, un gros banc de Valanginien, de couleur claire, ferme le passage sur environ 80 m. presque à pic; il fallait le traverser obliquement en descendant, sur une pente de 20° environ pour atteindre le pied de l'immense paroi de la Ceinture Blanche. On a donc dû tailler à la main un chemin qui avait 1 m. à 1 m. 20 de large. Comme ce calcaire se polit vite sous les pas des passants, il devient facilement glissant avec une telle pente; pour atténuer ce grave danger on a creusé 35 escaliers d'une faible hauteur 6-8 cm. espacés de 40-50 cm. chaque marche a été un peu évidée afin d'y mettre un peu de terre. Ainsi gens et bêtes arrivent à se tenir assez bien. Telle est la partie supérieure de ce passage si difficile; plus bas il y a un grand mur dans un couloir, le chemin est pavé solidement. C'est là que se trouve cette inscription, gravée dans le rocher: M. P. R.<sup>o</sup> 1825 — Maître Pierre Riccio. C'était un Italien habitant Conthey. Au sommet de ce passage on a inscrit 1708 dans le rocher.

Le plus grand obstacle était vaincu, car depuis là la nature de la roche change, au-dessous de l'énorme paroi de Valanginien calcaire il y a une grosse épaisseur de Valanginien vaseux, de teinte sombre, un peu schisteux, qu'il fallait traverser sur environ 500 m. Début encourageant, des éboulis assez fins recouvrent les rochers; des arbres les consolident, l'établissement du chemin est facile. Plus loin la roche est fortement inclinée, on prend le parti de fixer des burins pour soutenir des pièces de mélèze taillées, sur lesquelles on élève des murs. Ces constructions sont fragiles, on a dû les abandonner, plus tard, et tailler le rocher. On peut voir encore un certain nombre de fragments de ces murs avec les burins et les pièces de bois. On rejoignait ainsi la Selle et

le chemin de Tsamperron, la Ceinture Blanche était vaincue. Quelle joie et quelle récompense pour ces montagnards ! Admirons sans réserve ce tracé fait avec une grande intelligence, suivant les formes du terrain, lesquelles relèvent si visiblement de sa nature géologique. Jusqu'en 1952 quelque 800 têtes de bétail l'ont suivi chaque année à la recherche d'herbe nouvelle. Ce nombre devait être plus grand encore avant les éboulements des Diablerets de 1714 et 1749. J'ai assisté au long défilé des troupeaux lors de la descente d'automne, à travers la Ceinture Blanche: chaque propriétaire surveillait ses bêtes, celles-ci, comme conscientes du danger se suivaient sagement, aucune ne cherchait à bousculer ses voisines, comme elles le font volontiers dans des chemins ordinaires. Quel beau spectacle que ce défilé dans une telle nature !

Le Chemin Neuf était admirable pour le voyageur, il avait le souci de l'ombrager et lui disait tant et tant de choses: marche lentement, regarde ces plis dans les rochers, ces strates redressées, témoins si visibles des mouvements et des forces qui ont édifié nos Alpes. Admire ces forêts, ce mélange de hêtres et de mélèzes, ces colorations d'automne si variées et si riches; ce grand Lis rouge dans les rochers, ces aigles, ces chamois, ces marmottes, ce tichodrome, l'oiseau grimpeur des rochers, quel beau domaine il possède là-haut. Remonter le Chemin Neuf par une belle journée, quelle merveille !

Ces deux anciens chemins représentaient deux stades de civilisation, en voici un troisième. Depuis longtemps on cherchait un meilleur moyen de communication. On songea à un téléphérique, un avant-projet fut abandonné pour une route forestière. Un premier projet fut refusé comme trop coûteux. En 1946, un comité d'initiative fit établir un projet moins coûteux, utilisant le plus possible le vieux chemin. On constitua un consortium composé des municipalités et bourgeoisies des communes intéressées, et de tous les propriétaires de mayens et d'alpages de la vallée, au nombre d'environ 300. Ceux-ci acceptèrent de contribuer aux frais de construction de la route, en versant le quart des taxes cadastrales de leurs propriétés. Les subsides de la Confédération et du canton s'élevèrent au 75 %. Ce projet fut admis: commencée en 1952, la route fut achevée en 1960 jusqu'à Godey et au lac de Derborence. Grâce aux explosifs puissants et aux perforatrices modernes, on a réussi à traverser la fameuse Ceinture Blanche en tunnel, des fenêtres assurent l'éclairage. Cette partie de la route est impressionnante.

L'exploitation des forêts, but principal de la construction de la route s'est poursuivie activement, mais, hélas ! je dois le dire, d'une manière abusive, sans tenir compte des directives du Service fédéral des

forêts. On a coupé des arbres trop jeunes, le vent a renversé ceux qui restaient parce qu'ils n'étaient plus assez protégés. En montant depuis Godey à Mont bas Dessus j'ai vu des troncs d'arbres coupés à 50-60 cm. au-dessus du sol. Une grande partie du bois de feu se décompose sur place, on n'a pris que la meilleure partie du bois de travail. De tels abus dénotent une mauvaise conception de l'économie forestière.

### *Mayens et alpages*

Les surfaces utilisées par les habitants de Conthey et d'Ardon dans le val de Derborence se délimitent comme suit: Ardon possède tout le versant droit depuis la plaine jusqu'aux mayens de Servaplana, de là la limite monte à Mont à Cavouère et au Haut de Cry. Sur le versant gauche Ardon possède la base du versant depuis Servaplana; la limite suit à peu près le tracé de la route jusqu'à la chapelle St-Bernard, tout le reste appartient à la commune de Conthey.

Les mayens comprennent des habitations occupées temporairement, plus simples que celles des villages, dans la zone au-dessous des alpages. On y conduit le bétail pendant quelques semaines en mai-juin et en septembre-octobre. Chaque famille s'occupe de son petit troupeau. Ce sont en général la femme et les enfants. Sur le territoire de la commune de Conthey il y eut comme dans le Valais en général, une poussée d'habitabilité en altitude à mesure que la population augmentait. Le bétail fournissait la grosse part de la nourriture des hommes; pour lui procurer le fourrage indispensable on se mit à défricher de petits îlots dans les forêts. Ainsi prirent naissance les mayens de Padouaire, d'Orpelin, de Tsamperron au-dessus de la route, ceux de Servi, Tsacolet, Ermolaire et Madouc en-dessous. Celui de Madouc est très beau, un petit pré au bord du grand rocher de la Ceinture Blanche, un chalet très harmonieux aux belles teintes cuivrées, entre deux peupliers d'Italie. Celui d'Ermolaire est isolé entre deux rochers presque au fond de la vallée; pour y parvenir on avait fixé des tiges métalliques dans le roc pour soutenir des troncs d'arbres sur lesquels il fallait cheminer. Il est abandonné aujourd'hui.

Au fond de la vallée, après la traversée des grands rochers, sur la rive droite, il y a les deux jolies esplanades de Servaplana avec 9 chalets et de Motelon avec 6. Sur la rive gauche, on a défriché une longue pente orientée vers le sud; elle porte de nombreux mayens: Courtenaz avec 5 chalets, un peu au-dessus Besson avec 8 chalets, une zone de forêt,

puis la pente de Montbas Dessous avec une quinzaine de chalets. Sous le point 1648, un petit îlot perdu dans la forêt: Dzerasse.

Remontons la vallée sur l'éboulement, à un moment donné ou est surpris de trouver le mayen de Liapey: de petits espaces de prairie que les gros blocs ont épargnés. Puis c'est le fond du cirque à Godey. De là un chemin monte aux mayens de Montbas Dessus. Magnifique plateau dominé par les hauts contreforts du Mont Gond. Il y a une trentaine de chalets, en bois presque tous, comprenant une cuisine et une écurie de plein pied, on couche au-dessus de l'écurie. Quelques uns ont une chambre. Plusieurs sont aménagés pour des séjours de vacances. Le plateau se termine vers le sud par une forme de tête à 1648 m., d'où la vue est très belle.

Sur une petite esplanade, dans les rochers du Mont Gond, il y a le chalet de mayen de Cindo, placé là comme un nid d'aigle à 1986 m. Quelle situation extraordinaire !

Les mayens de Godey 1363 m., comprennent un groupe de 4 chalets avec une cuisine et une écurie, situés au pied d'une arête protectrice contre les avalanches. Puis un chalet-pension et auberge, un petit chalet de séjour. Au-dessous un chalet moderne de M. Francis Germanier. Un peu plus loin deux chalets sur la pente et deux au bord d'un ancien éboulement. Plus bas un chalet avec un seul pan de toit, planches verticales, honteux de n'avoir pas imité ses jolis voisins. Godey est au pied de l'amphithéâtre grandiose dominé par la frange bleutée du glacier et la Quille du Diable.

Mayens de la Lui: on y monte depuis Godey par un chemin dans la forêt, non indiqué sur la carte nationale. On rencontre 6 chalets au sommet d'une pente herbeuse (1480 m.), près d'une source on atteint le chemin signalisé venant de Derborence et allant au Sanetsch par le Porteur de Bois. Plus haut il y a encore 6 chalets.

Mayens de la Combaz sur une belle pente gazonnée avec un bouquet d'épicéas. Ainsi nommés parce qu'il y a effectivement une combe. 6 chalets au bas de la pente, deux ont été ensevelis par les alluvions du torrent de la Linvoua, un plus haut, il y en a 13.

Mayens de la Tour un peu plus haut, 1577 m. 13 chalets au niveau des pyramides de Corgneule et de Gypse.

Les mayens de Derborence (La Derboreintze): 13 chalets sont distribués sur la pente gazonnée qui domine le lac à l'ouest. Quelques-uns sont occupés par le bétail, les autres sont utilisés comme séjours de vacances, il y a une auberge. Le lac donne une note de douceur et de gaieté à ce paysage austère. Il est peu profond et gèle entièrement en hiver, on ne

peut donc pas y acclimater des poissons; on l'a fait avec succès pour un autre lac, situé plus bas, sur l'éboulement, vers le mayen du Liapey.

Sur la rive droite du Val de Derborence, en montant depuis Ardon, on trouve les mayens d'Isières avec une vingtaine de chalets. Après avoir traversé les gorges de la Tine et la forêt de Vaye Besse, il y a quelques petits mayens: l'Airette, la Grand'Dzeu, l'Aveine.

Les alpages de la rive droite sont ceux de Vertsan connu des botanistes par la station du Dracocéphale d'Autriche, plante rarissime. Celui d'Einzon et celui de Vérouet, ces trois appartenant à la bourgeoisie d'Ardon. Tous les autres sont la propriété de la commune de Conthey. Celui de Derbon comprend tout le vallon de ce nom; celui de Cheville avec les chalets de La Chaux et de Six Long; celui de Vozé au sommet de la pente des mayens de La Combaz et de La Tour; le petit pâturage du Fenadze, utilisé aujourd'hui pour les moutons que les chamois affectionnent beaucoup à cause de son isolement et de son altitude, et enfin celui de Lodze vers le sommet de la rive gauche, entre le Mont Gond et le Scex Riond.

Je voudrais encore indiquer quelques renseignements recueillis auprès d'un vieillard Siméon Sauthier. Il a été berger de chèvres à Derborence dans sa jeunesse pendant de longues années. Il ne pouvait utiliser que des socques par esprit d'économie. Malgré cela il faisait de très longues randonnées chaque jour entre Derborence, La Lui, Montbas. il a été conseiller dans sa commune, en a établi les limites. Il fait le gardien des mayens depuis 8 ans. Il m'a dit que depuis 30 ans le cheptel du bétail de la vallée de Derborence avait diminué de 200 bêtes. Le nombre de chalets de mayens pour Derborence était de 196 en 1960, il y en avait 105 d'occupés. Dans l'ensemble de la commune on compte 970 chalets de mayens. On les divise en *mayens dehors* ceux qui sont au-dessus des villages et *mayens dedans* ceux qui sont dans le val de Derborence. Son oncle Pierre Sauthier à 82 ans a été maître à l'alpage de Vozé, tout seul quand se produisaient des chutes de pierres; elles étaient si fortes qu'il disait parfois « si coup lé to bas » cette fois tout est en bas. Il avait observé que les vaches et les porcs se tenaient groupés manifestant une grande crainte. Les chamois restaient en place. Il est mort à 92 ans, son neveu Siméon, dépositaire d'une longue tradition, m'a dit que, avant les éboulements de 1714 et 1749, l'alpage de Vozé était uni à celui de Cheville, que le tout portait le nom de Dzenetz, que le grenier se trouvait vers le Six Blanc, et que ce serait là que cet homme aurait été enseveli. Quand je lui ai demandé ce qu'il pensait de cette tradition il a répondu: « On n'a pas vu ».

La vie des mayens est bien conservée. Pendant ces 10 jours que j'ai passés à Godey au début de juin 1960 je voyais comment ils se peuplaient. Chaque jour il arrivait de petits troupeaux que des femmes et des enfants conduisaient. Leurs bagages avaient été transportés jusqu'à Godey par des jeeps; ils s'en chargeaient pour gagner leurs chalets sur les pentes voisines. Ils paraissaient heureux de reprendre cette vie pendant quelque temps, c'était un peu comme des vacances, sans confort bien sûr, mais sans beaucoup de travail, passant de longues heures au grand air, dans cette belle nature, à garder leur bétail.

### *Le tourisme*

Depuis longtemps le Val de Derborence a attiré les naturalistes surtout les géologues et les botanistes. Les amis de la nature vinrent aussi: ils montaient depuis Ardon ou Conthey, atteignaient le lac et continuaient par le Pas de Cheville, Anzeindaz, sur Bex. On faisait aussi la traversée en sens inverse. La marche était longue mais exaltante.

Quelques alpinistes se laissèrent tenter par les belles parois des Diablerets, en particulier par l'amphithéâtre colossal de la Tschiffaz offrant ses deux kilomètres de murailles abruptes, éventrées de couloirs et de cheminées. L. Seilaz l'a abordé à travers les parois ruinées du Dérotchieu et par les Luis, le Poteu du Mio, les gazons du Fenadze et les Barmes Noires, ou, ce qui est mieux, depuis le fond du cirque de la Tschiffaz jusqu'au glacier de Tsanfleuron.

Aujourd'hui les conditions sont bien différentes: il y a la route, on utilise les moyens mécaniques de transport, en une heure depuis Sion, on atteint le lac. Si rapide que soit ce voyage, si on fait quelques haltes vers la chapelle St Bernard, et vers les fenêtres de la Ceinture Blanche, on peut se faire une idée générale de la vallée. Le cirque du sommet devient un lieu d'élection pour les sociétés, les automobilistes du dimanche à la recherche d'endroits favorables pour piques-niques et raclettes.

Derborence devient aussi un lieu de séjour; des chalets de vacances se construisent, des projets se dessinent vers Derborence, même sur l'éboulement, et aussi à Godey. Si une route se construit de Godey à Montbas Dessus, l'attrait de ce beau plateau sera très grand.

Derborence devient aussi un point de départ pour des excursions. Le tourisme pédestre a signalisé les itinéraires depuis Ardon et Conthey jusqu'au lac, et de là au Pas de Cheville et Anzeindaz. Puis un itinéraire partant du lac, traversant l'éboulement par le sentier des Pierres-Montées, les mayens de la Combaz, le Creux du Brûlé, les mayens de la Lui,

le versant droit du sauvage vallon de la Lizerne de la Mare, la montée par le couloir du Porteur de Bois, les lapiés de Tsanfleuron et le Sanetsch.

Un Guide du Tourisme pédestre pour la rive droite de la vallée du Rhône entre la vallée de la Dala et St-Maurice doit paraître en 1961. En plus des excursions indiquées ci-dessus, il contiendra les descriptions des itinéraires suivants :

Derborence - alpage de Vérouet, à travers la réserve, la vue est très belle sur le Val de Derborence et sur les principales sommités des Alpes pennines: le Grand Combin, la Dent Blanche, le Cervin, la Dent d'Hérens, le Rothorn de Zinal.

Le val de Derbon jusqu'au col de la Forclaz et à la Cabane Rambert ou descente sur Chamason ou Ovronnaz-Riddes. Longue montée dans un vallon très sauvage, peuplé de chamois.

Godey - Montbas Dessus et la rive gauche du vallon de la Lizerne de la Mare.

Godey - Cindo - Alpage de Lodze - Scex Riond et descente par les mayens de Codo sur Erde.

J'ai vu beaucoup de visiteurs venant faire une rapide apparition à Derborence, jetant un regard étonné sur ce paysage et repartant sans avoir rien compris. J'ai eu l'occasion, en 1960, de donner des explications à quelques groupes: Association suisse du Tourisme pédestre, Société suisse des Bibliothécaires, Chorale de Monthey. Ils étaient enchantés d'avoir pu faire une meilleure connaissance avec cette vallée. Sans vouloir étudier à fond ce paysage, j'ai pensé faire œuvre utile en mettant entre les mains des visiteurs cette étude élémentaire, leur permettant de mieux le connaître. Je leur souhaite tout le bonheur que j'ai éprouvé à le découvrir pour eux.

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Atlas Siegfried 1:25 000, Feuille Anzeindaz 1922.

*Beauverd Gustave* : Quelques plantes du versant valaisan des Alpes vaudoises. Bull. soc. botanique de Genève, VIII, 1895-97.

Quelques stations nouvelles des environs d'Ardon. Bull. Murith. XXVI, 1898.

*Bonnard Emile* : Monographie géologique du massif du Haut de Cry, Berne 1926.

*Blaikie Thomas* : Journal 1775. Traduction L. Seylaz, Neuchâtel.

*Bridel. doyen* : Excursion de Bex à Sion 1786 (Le Conservateur Suisse, Tome II).

Carte nationale 1:50 000, Assemblage 272, St-Maurice, et 273, Montana.

Comptes rendus de la catastrophe de Derborence adressés à l'évêque F.-J. Supersaxo par le curé d'Ardon, sept 1714. Cité par C.-M. Briquet, *Echo des Alpes*. 1887, pp. 72-83.

Constant, pasteur à Bex, lettre au bailli de Morges, sept. 1714.

*Farquet Philippe* : Excursion de la Murithienne au val de Derborence, *Bull. Murith*. XLVII, 1929-39.

*Fellay René* : Le district franc fédéral du Haut de Cry, *Bull. Murith*. LXIV, 1947.

*Lüdi Werner* : Bericht über den 12 Kurs in Alpenbotanik. Geobotanische Forschungsinstitut Rübel, Zürich, 1959.

Inscription au Registre du Conseil de Genève, avril 1715.

*Lugeon Maurice* : Carte géologique 1:25 000, Feuille Diablerets.

*Mariétan Ignace* : Guide du Tourisme pédestre: Rive droite de la vallée du Rhône. (Paraîtra en 1961).

*Mariétan Ignace* : Le Val de Derborence, *Bull. Murith*. 1960.

*C.F. Ramuz* : Derborence, roman, 1954.

*Saxer Alfred* : La forêt de sapins de Derborence: Les Alpes, revue du CAS, 1955.

*Seylaz Louis* : Description de Derborence, Lausanne.

*Spiro Louis* : Derborence, Histoire de la catastrophe, Lausanne.

*J.J. Scheuchzer* : Communication inscrite au Bulletin de l'Académie des Sciences, 1715.

*Zeller Willy* : Derborence et sa forêt vierge dans *Revue Heimatschutz*, No 2, 1959.

*Villaret Pierre* : Etude floristique de la vallée d'Anzeindaz, Lausanne, 1956.